

Trois expériences amères de la défaite.

Les Croix de France, le journal de guerre de l'abbé Jean Parent.

L'abbé Jean Parent a été vicaire à Decize de 1938 à 1946, puis curé d'Imphy ¹. En 1947, il édite son journal de guerre, écrit entre le samedi 26 août 1939 et juin 1941 ². L'abbé Parent retrace sa "drôle de guerre", les événements de 1940, la captivité et son évasion.

Premiers combats, trop éphémères.

Son parcours est le suivant. Au moment où éclate la guerre, il encadre une colonie de vacances dans le Morvan. Il rejoint le centre mobilisateur de Bourges, où il est incorporé dans le 95^e Régiment d'Infanterie. Le 7 septembre, il est acheminé par train en Lorraine, à la frontière de la Sarre. Trois jours plus tard, le 95^e R.I. est engagé dans de petites escarmouches destinées à *"envahir la Sarre"*. Effectivement, les troupes françaises parviennent à contrôler deux villages, Seyweiler et Peppenkum, et à incendier un troisième, Medelsheim. Mais l'occupation est de courte durée, car l'Etat-Major a décidé d'arrêter cette offensive. Et la ligne de front est fixée à nouveau sur la frontière.

Les soldats sont déçus ; ils n'ont pas rencontré d'opposition ennemie et ils se voyaient déjà sur les rives du Rhin : *"Qu'est-ce qu'on attend donc pour y rentrer, dans le paradis d'Hitler ? [...] Mais qu'est-ce qu'on est allé foutre dans la Sarre ? ça fait un mois qu'on prend racine devant la ligne Siegfried, pour quoi faire ?... Cette guerre défensive nous portera malheur ³."*

Un hiver en Flandre.

A la fin du mois d'octobre, le régiment de Jean Parent est déplacé dans le Nord. Ses cantonnements sont deux petits villages près de Hazebrouck, Caestre et Eecke. Jusqu'en mai 1940, il ne se passe rien. L'abbé Parent souligne l'ennui que cette période d'inaction a entraîné. Il consacre son temps libre à l'animation d'un patronage, au cinéma et à la gymnastique.

Et il fustige les officiers de réserve, prisonniers de la routine : *"Rassemblement en tenue. La voix d'un gradé s'est fait entendre dans la cour du moulin où nous cantonnons. Un à un, comme des hommes las et fatigués,*

1 Cf. biographie par Roger Jaillot.

2 *Les Croix de France, Journal de guerre*, Lyon, Editions E. Vinay, 1947.

3 *Les Croix de France, op. cit.*, p. 70.

désabusés, ils viennent au rassemblement sans aucun enthousiasme. La psychologie de nos chefs, qui n'arrivent pas à interpréter un ordre supérieur ainsi conçu "Reprise en main des unités", n'a rien trouvé de mieux que de nous imposer tous les matins une demi-heure de maniement d'armes !⁴"

Du canal Albert à Dunkerque.

Le 9 mai, pour contrer l'invasion allemande de la Belgique, le régiment part s'installer au nord de Bruxelles. Des combats sporadiques l'opposent aux avant-gardes allemandes. Les militaires français, anglais et belges sont obsédés par ces petits commandos de parachutistes allemands largués dans leur dos, et par l'existence - réelle ou imaginaire - d'une *cinquième colonne*, qui renseigne l'ennemi et paralyse toute initiative. Jean Parent est surtout frappé par le désordre qui règne autant dans la population belge, dont l'exode commence, que dans l'armée française (ordres et contre-ordres incohérents, inertie des officiers subalternes).

Le 16 mai, alors que les lignes françaises sont enfoncées autour de Sedan, le régiment est replié en France. Il doit défendre Landrecies (au sud de Maubeuge). Mais la petite ville est rapidement encerclée par les Allemands. Elle vient de subir un bombardement.

"Des gens fuient en courant. Le quartier que nous traversons vient d'être bombardé et se trouve en partie détruit. Les ruines fument encore à certains endroits et la poussière s'élève d'entre les pans de murs croulants. Les bombardiers allemands sont passés quelques instants avant nous. Une grosse maison de cinq étages est éventrée comme si elle avait reçu un énorme coup de massue ; ça fait mal de voir ces tableaux accrochés aux murs des différents étages, ces lits défaits, ces tables qui menacent de culbuter, tous ces intérieurs brusquement mis à découvert et livrés à la curiosité et aux regards de tous⁵."

De repli en retraite, le 95e R.I. se retrouve à Dunkerque et il est embarqué pour l'Angleterre avec les troupes anglaises. A Douvres, les soldats français reçoivent un bon accueil, mais leur séjour en Angleterre est de courte durée. On les renvoie en France. Ils débarquent le 3 juin à Brest.

Dernières illusions, dernières humiliations.

L'ouest de la France est encore épargné par l'invasion et l'état-major essaie de constituer un *barrage* sur la Seine. Jean Parent se retrouve à Evreux du 5 au 8 juin. Le *barrage* cède. Alors, on songe en haut lieu à un

4 *Ibidem*, p. 109.

5 *Ibidem*, p. 145-146.

réduit breton. Le régiment se replie sur Chevaigné du Maine, où il arrive le 18 juin. Les combats sont alors interrompus par l'armistice et les Allemands poursuivent rapidement leur marche en avant.

Le plus désespérant pour ces rescapés du 95^e R.I., c'est de constater qu'ils ont réussi à échapper à l'ennemi à Dunkerque, qu'on les a rééquipés et renvoyés au combat, et que les chefs leur interdisent d'agir, avant de les livrer aux Allemands. L'auteur des *Croix de France* a transcrit un dialogue dramatique entre un sous-officier et son commandant :

"Mon commandant, je viens vous demander l'autorisation d'aller bouziller l'Etat-Major [allemand] du château. J'ai une dizaine de volontaires qui sont prêts.

- Non, je ne vous le permets pas, si vous quittez l'unité, je vous porte comme déserteur. D'ailleurs j'attends l'armistice et tout sera réglé.

- Mon commandant, puisque l'armistice n'est pas encore signé, c'est notre devoir de faire ce qui est en notre pouvoir pour entraver la marche de l'ennemi.

- Ce n'est pas raisonnable ce que vous dites. Si vous faites ça, vous ferez bombarder tout ce pays⁶."

C'est le 22 juin que Jean Parent est capturé. *"Parqués comme du bétail dans un champ, puis conduits à treize kilomètres de là, à Couterne [...]. On nous fait rentrer dans un champ qui a bien quatre cents mètres sur cent. Il y a déjà plus de quatre mille hommes, paraît-il. Seulement, il fait nuit. Nous ne voyons rien. La longue colonne s'est engagée dans une des allées. Au bout, un microbe d'Allemand crie :*

- Schlaffen, schlaffen ! - Wo ? - Da !... Schlaffen !...

- C'est ça ton palace, eh bien merci, a lancé un loustic. On rigole. On culbute sur place, et sous la pluie qui a l'air de vouloir se mettre de la partie, nous nous endormons. La fatigue nous empêche de penser plus longtemps. C'est mieux ainsi. Nous sommes tellement découragés⁷." Les prisonniers sont ensuite internés au camp de Mulsanne (près du Mans). L'abbé Parent n'ira pas en Allemagne, car il s'évade le mardi 22 octobre. En deux jours, il gagne Tours puis la zone libre.

Au-delà des tribulations de son unité, l'auteur livre son opinion sur cette période cruciale de la guerre. Il critique les officiers, prétentieux, incapables. Seuls trouvent grâce à ses yeux le lieutenant Hudault et le sergent Resnoël. Jean Parent porte des jugements très sévères sur les gouvernants, la République, le Progrès, le *"laïcisme"* et les instituteurs, à qui il attribue la

⁶ *Les Croix de France*, p. 333.

⁷ *Ibidem*, p 341-342.

responsabilité de la défaite, partageant ainsi le constat du maréchal Pétain et des nouveaux dirigeants de Vichy. Symétriquement au mépris envers les institutions républicaines, l'auteur exalte un passé mythique ultra-catholique, pur et rural⁸.

Pierre Dumeurger et le 104^e R.A.L.A. à Dunkerque.

A la même époque, Pierre Dumeurger, ingénieur aux houillères de La Machine, est sous-lieutenant d'artillerie. Il appartient à la batterie hors-rang du 104^e Régiment d'Artillerie Lourde Automobile, une unité commandée par le lieutenant-colonel Richard et le capitaine Coureault. Ce régiment a été formé à Dijon en 1939. Après avoir pris position dans l'Est de la France, il est cantonné dans le secteur de Maubeuge. Pour contrer l'offensive allemande du 10 mai 1940, le 104^e R.A.L.A. entre en Belgique jusqu'à Gembloux. Mais il doit battre en retraite devant les chars allemands. Une retraite qui passe par Seclin, Bailleul, Poperinghe et Hondschoote. C'est dans cette dernière localité que le régiment reçoit l'ordre de détruire son matériel. Il rejoint ensuite les plages près de Dunkerque. L'opération Dynamo - embarquement des troupes anglo-françaises - se déroule alors en pleine tourmente, sous le feu des avions allemands et des canons placés à Nieuport et à Gravelines.

Le sous-lieutenant Dumeurger est officier de transmission ; il dispose d'appareils E.R. 21 et E.R. 17, en écoute permanente, qui permettent de localiser les positions de l'ennemi ; il est strictement interdit d'émettre. Le premier juin, Pierre Dumeurger accompagne le capitaine Coureault au P.C. de l'amiral Abrial, au Fort de Bray-Dunes. Ils obtiennent que le 104^e R.A.L.A. soit embarqué dans la nuit du 2 au 3 juin. La B.H.R. (environ 200 hommes) monte à bord du destroyer anglais *Shihari* à la jetée Est de Dunkerque. Ce transport est l'avant-dernier effectué par le navire.

Débarqués à Douvres, les artilleurs français sont placés dans un train à destination de Southampton. Le cargo *Amsterdam* les ramène en France. Le premier port envisagé est Cherbourg, mais il a été miné par les Allemands. Le Havre est inaccessible, car l'ennemi approche.

Après trois jours en mer, les rescapés du 104^e R.A.L.A. sont à Brest. De là ils sont acheminés sur Tain-l'Hermitage, où l'unité est reconstituée en deux groupes qui finissent la guerre, l'un à Voreppe (Isère), l'autre à Briançon,

8 Jean Parent publie son livre en 1947. Il a pourtant milité dans la Résistance. Mais il semble conserver son attachement aux thèses de la Révolution Nationale...

face aux Italiens. Le régiment est cité à l'ordre du Cinquième Corps d'Armée par le général Altmayer le 15 juillet 1940.

Le sous-lieutenant Pierre Dumeurger est également cité à l'ordre du Corps d'Armée : "*Jeune officier de tout premier ordre, d'un dévouement et d'une conscience absolus, très courageux. Chargé des transmissions du régiment, s'est dépensé sans compter en mai et juin 1940 dans les opérations de Belgique, de Flandres et des Alpes et a toujours assuré les liaisons d'une façon parfaite dans les circonstances difficiles et sous les bombardements les plus violents* ⁹."

**René Leick, quartier-maître torpilleur
à bord de la *Jeanne d'Arc* et de l'*Emile-Bertin*.**

Engagé dans la marine en 1937, le Machinois René Leick est en septembre 1939 à Brest. Il sert sur le croiseur *Jeanne d'Arc*, navire-école d'application pour les officiers. Les premiers mois de la guerre conduisent la *Jeanne d'Arc* aux Antilles. Son rôle consiste à rechercher des bateaux-corsaires allemands ; deux fois, le croiseur français se trouve à proximité de navires ennemis, qui refusent le combat et s'enfuient.

En avril 1940, la *Jeanne d'Arc* revient à Brest. René Leick est embarqué sur le croiseur *Emile-Bertin*, qui est envoyé en mer du Nord. La flotte franco-anglaise est alors attirée par les Allemands dans un piège ; pendant qu'elle patrouille au large des Pays-Bas, les Allemands envahissent la Norvège. L'*Emile-Bertin* participe ensuite à un convoi de troupes françaises vers Narvik, où elles doivent "*couper la route permanente du fer suédois vers l'Allemagne*" (selon Paul Reynaud). Lors d'un deuxième débarquement à Namsos, l'*Emile-Bertin* est bombardé par un avion allemand ; les dégâts sont mineurs, mais la radio italienne annonce que le bâtiment est coulé. Il rentre à Brest pour subir quelques réparations, alors que personne ne l'attend plus.

On est alors au début de mai 1940. René Leick obtient une permission qu'il doit abréger, car la percée allemande de Sedan commence. A Brest, les marins français chargent des petites caisses assez lourdes sur l'*Emile-Bertin*, la *Jeanne d'Arc*, le porte-avions *Béarn*. La "*bataille de l'or*" commence : le gouvernement français a décidé de placer en plusieurs lieux sûrs les réserves d'or de la Banque de France et une partie des réserves polonaises. Un

⁹ Documents transmis par M. Pierre Dumeurger, parmi lesquels un article de *La Voix du Nord*, 19-20 mai 1996, signé S. Blankaert, *Ils attendaient un embarquement pour l'Angleterre*.

élément essentiel de la richesse nationale est ainsi convoyé vers Halifax, au Canada. De là, l'or sera transporté en train vers Fort-Knox, site de la réserve fédérale américaine¹⁰. René Leick part sur le croiseur *Emile Bertin*, il revient sur la *Jeanne d'Arc*. Pendant ce temps, le port de Brest est occupé par les Allemands, puis celui de Saint-Nazaire et celui du Verdon. La *Jeanne d'Arc* fait demi-tour et se réfugie aux Antilles. L'amiral Darlan a obtenu une dérogation aux clauses de l'armistice, afin de "*protéger l'Empire colonial*" après l'agression anglaise de Mers-el-Kébir. Cela permet à la France de conserver une partie de sa flotte, qui rejoindra les Alliés dans les années suivantes.

René Leick navigue ensuite sur des bateaux de commerce pendant un peu plus d'une année, entre les Antilles et les Etats-Unis. Il revient de ce côté de l'océan sur l'*Ile-de-Ré*, un vieux navire marchand réaménagé pour alimenter le Maroc en charbon. Depuis Casablanca, les marins français reçoivent l'autorisation de regagner la métropole, mais l'Angleterre est en guerre contre le gouvernement de Vichy. Il faut donc franchir discrètement le détroit de Gibraltar, tenu par la marine anglaise, et longer les côtes espagnoles (dans les eaux territoriales) pour arriver à Marseille.

René Leick retrouve La Machine, où il est embauché à la mine, ce qui lui permet d'éviter le S.T.O. et la déportation en Allemagne¹¹.

10 De novembre 1939 à septembre 1940, 2981 tonnes d'or ont quitté la France sur 23 navires, à destination de Halifax, Casablanca, Fort-de-France, Beyrouth, Dakar et New-York. Cf. Contre-amiral Lepotier, *La Bataille de l'Or*, Paris, France-Empire, 1960.

11 Témoignage de M. René Leick, 14 mai 2003.



Des réfugiés belges (*Paris-Match*, mai 1940).
